

Dolorès... toi, ma douloureuse *Lolita* d'Adrian Lyne

Marcel Jean

Numéro 95, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1998). Compte rendu de [Dolorès... toi, ma douloureuse / *Lolita* d'Adrian Lyne]. *24 images*, (95), 50–50.



Tout, dans ce film, semble dominé par la prudence, par la peur, par une sorte de couardise esthétique qui finit par faire le jeu des bien-pensants.

DOLORÈS... TOI, MA DOULOUREUSE

PAR MARCEL JEAN

Le film d'Adrian Lyne se construit sur deux œuvres majeures. D'abord le roman de Nabokov, grandiose satire sociale, magistrale démonstration des possibilités expressives du sarcasme à travers la passion dévorante d'un homme d'âge mûr pour une fillette. Ensuite le film de Kubrick, sombre farce sur l'agonie, voyage à travers l'Amérique en compagnie d'un homme aux prises à la fois avec un désir qu'il n'arrive pas à refouler, et avec les terrifiantes apparitions de son double. C'était prévisible, Adrian Lyne est à la hauteur de sa réputation, c'est-à-dire en-dessous de tout.

Sa *Lolita* est un contresens. Elle suit le moralisme puritain, ce qui est un comble quand on pense au scandale provoqué par le livre de Nabokov. Ainsi, la présumée censure dont le film aurait souffert ne repose sur rien d'autre que le malentendu et la bêtise. Malentendu parce que les pourfendeurs du film n'ont inexplicablement pas compris que Lyne était de leur bord, c'est-à-dire que tout dans sa mise en images poisseuse

condamne le désir d'Humbert Humbert pour la nymphette, bêtise parce que l'approximation de la réalisation rend le film tout à fait inoffensif.

Passons rapidement sur la façon dont Adrian Lyne évacue toute nudité, cela en se donnant l'air d'avoir le courage de montrer ce que Kubrick n'avait pas osé montrer. Donc, rien de vraiment audacieux sur le plan de l'imagerie, sinon une fort curieuse collection d'inserts sur les doigts de pied. L'idée qu'Adrian Lyne se fait de l'érotisme, on s'en souviendra, repose essentiellement sur la présence à l'écran de la sueur et de son corollaire, le ventilateur (*Fatal Attraction*), ainsi que sur la façon typique qu'ont ses personnages de consommer des fruits et des produits laitiers tout en se léchant une partie du corps (voir à ce propos *9 1/2 Weeks*). *Lolita* recycle donc ces deux figures imposées de l'art lynien, pour notre plus grand malheur.

J'ai parlé de moralisme à propos de cette *Lolita*, et le mot peut surprendre, j'en

conviens. C'est que tout, dans ce film, semble dominé par la prudence, par la peur, par une sorte de couardise esthétique qui finit par faire le jeu des bien-pensants. Il y a d'abord l'interprétation de Jeremy Irons, qui fait de Humbert Humbert un personnage falot, sans folie ni éclair de lucidité, qui ressemble à un jouet dans les mains de la fillette. Il y a ensuite cette psychologie de bas étage qui souligne à gros traits la scène primitive qui serait à l'origine de la déviance d'Humbert (sa première petite amie est morte du typhus). Dans la désolante morale d'Adrian Lyne, ce traumatisme d'adolescence explique sans le cautionner le comportement du personnage qui pourra, par le meurtre de l'autre pédophile et sa propre mort en prison, accéder à la rédemption. Ainsi, vers la fin du film, Humbert se confessa aux spectateurs en regrettant tous les gestes qu'il a posés, à l'exception du meurtre de Quilty. Voilà la morale sauve et le voyeurisme des spectateurs excusé. Quant au reste, tous sont punis, jusqu'à Lolita qui meurt en couches.

Nous sommes loin de Nabokov, loin de Kubrick. Et comment en sommes-nous arrivés là? Par une approche anecdotique du roman, qui ne retient que quelques événements, en invente d'autres soigneusement orientés (la mort d'Humbert et celle de Lolita) et s'empresse surtout d'oublier que ce livre porte un regard perçant sur l'Amérique, ce que Kubrick avait parfaitement saisi en faisant de la deuxième partie de son film un road movie annonçant presque Wenders. Adrian Lyne, lui, s'empêtre dans les détails, comme l'illustre de façon criante son obsession futile pour le chewing-gum de Lolita.

Sa *Lolita* est glauque! Glauque parce qu'il ne l'aime pas et qu'il n'aime pas non plus Humbert Humbert. Adrian Lyne ne voit rien d'autre en eux qu'un véhicule pour promouvoir sa petite réputation de cinéaste sulfureux. ■

LOLITA

É.-U. 1998. Ré.: Adrian Lyne. Scé.: Stephen Schiff, d'après Vladimir Nabokov. Ph.: Howard Atherton. Mont.: David Brenner et Julie Monroe. Mus.: Ennio Morricone. Int.: Jeremy Irons, Dominique Swain, Melanie Griffith, Frank Langella. 137 minutes. Couleur. Dist.: Lions Gate.